

Egal (à soi-même)

nouvelle immature de Vincy Thomas

Je ne me souviens pas de grand chose. Je flanais dans un parc, une fin d'été, la lune sur les pavés et la tête dans les étoiles. Certains appartements coloraient la nuit, à travers des fenêtres exhibées aux regards des noctambules.

Rien ne pouvait présager ce qui allait suivre. Les oiseaux dormaient. Les chats faisaient les poubelles. Les voitures klaxonnaient. Ma femme devait être en train de présenter la météo, info vitale pour que les gens puissent communiquer le lendemain. De quoi parleraient-ils sinon?

J'écoutais en boucle une chanson dançante, une voix chaude d'une jolie britannique. If I could change, ... Et je songeais à ma jolie blonde. Cette femme tant désirée, tant rêvée, et finalement mariée. Dans mon lit toutes les nuits. A la voir se dépraver dans ses dérives alcooliques chaque soir. Et surtout l'admirer, à son grand agacement, le matin, quand elle répétait ses gestes rituels qui la transforment en femme déterminée et arrogante. Fragile comme elle est.

J'ai pu dire Oui simplement en tournant la tête, en la regardant. Sa blondeur, sa finesse, sa féminité exacerbée ne pouvaient que me faire flancher. Je me demande pourquoi elle a répondu Oui. C'est grâce à elle qu'on nous donne les bonnes tables dans les restaurants. Avec moi, on n'obtient que des rêves, des esquisses de manuscrits, des promesses de cadeaux.

J'étais là à ruminer mes pensées noires... comme ce chat trônant sur sa gouttière. Le premier signe annonciateur et je ne m'en suis même pas aperçu. On est aveugle plus qu'on ne le croit. On ne sait rien voir, ni rien lire. Le chat se tira comme s'il avait vu son neuvième fantôme. Les oiseaux claquaient des ailes et sortaient des feuillages.

Et après je ne sais plus. Je ne me souviens de presque rien. J'en éprouve une honte toute humaine, comme si j'étais responsable d'une trace de mémoire indispensable à notre Histoire.

Je subit physiquement mes angoisses. Depuis ce soir là, je ne pouvais m'empêcher de vomir, d'avoir des maux de tête, ou des diarrhées.

Rien de réjouissant. Un excès de lucidité post-catastrophe.

Le tremblement de terre fut bref. Rapide. Soudain. Violent. Un placage à terre de la ville par la force surpuissante de la nature. Aucune prière, aucun instinct ne pouvait survivre à cette fatalité. Lisbonne était en flammes, en eaux, en chaos. On n'y reconnaissait plus sa géographie. La météo avait beau nous annoncer la couleur du ciel, les télévisions étaient débranchées, l'électricité coupée, nous plongeant dans le noir absolu et la peur qui l'accompagne.

La mort aussi. Ma femme s'était tue. Et avait été tuée. Ma femme exposait la vitesse des vents en se souciant de ses mains et de leurs mouvements. Le bâtiment s'était écroulée sur elle. Dans une ivresse incalculée, elle avait du faire un doigt à Dieu pour qu'il se venge ainsi...

Me laissant veuf, con, insolvable. J'avais tout perdu et plus encore. Dépôt de bilan. Tout mon passé en débris. Toute mon âme en morceaux écrasés. L'ensemble de mes souvenirs comme un puzzle qu'on ne peut pas reconstitué à cause de l'amnésie. Mon corps ouvert dans ses plaies, désagrégé, détruit. Une ruine à voir, de celle qui n'attise aucune curiosité, dont on ne mentionne pas l'existence, dont le détour ne vaut rien. Si encore j'avais cru en Dieu...

Mais j'ai cru en une femme. Une femme morte. Et là, à voir le capharnaüm de Lisbonne, je me croyais à Pompéï après l'explosion du Vésuve.

J'étais perdu. Sans repères. L'église que je voyais tous les matins avait été perforée de toutes parts par les poteaux électriques. Ni le patrimoine, ni la technologie n'avaient pu résister.

Du sang coulait sur les magnifiques azuleijos de la gare de Lisbonne...

La première chose que je constatais fut ces arbres arrachés. Ces pierres qui inondaient les rues. Cette eau qui giclait du sol. Ces bouts de voitures jonchant avenues et trottoirs, sans distinctions. Cette poussière dans le ciel. Cette nuit bizarrement éclairée, orangée. Toutes ces sirènes, ces cris, ces SOS qui créaient un vacarme assourdissant. Je ne savais pas que j'avais tout perdu. Je l'ai appris lentement. Comme j'ai réagi béatement à cette catastrophe. Sans panique, sans pensée structurée. Un vide total. Je me voyais observateur.

Il y avait quelque chose de féérique dans cette apocalypse locale. Je redoutais d'affronter la vérité. Ce à quoi j'étais attaché se déliait dans ma mémoire.

Je me souviens. Je m'écroule en larmes devant un saxophone transformé en trombone tordu, en bas d'un immeuble près du mien. Je refusais de lever les yeux vers la ruelle. Tant d'années, tant d'acquis disparus en un quart de seconde. Une poussée d'adrénaline me faisait flancher les jambes, une douleur foudroya mon ventre, et, contorsionné, plié en équerre, je pleurais sur les pavés d'une rue devenue impasse.

Il fallait que je me ressaisisse. Difficile. Ce n'est pas la raison qui m'en empêchait. C'était plutôt la conscience, celle de subir toutes ces morts, de ressentir ce carnage. Comme si mes tripes étaient nouées à chaque parcelle de Lisbonne. Je comprenais, mais je ne voulais pas accepter. Je m'imaginai dans un tableau de Goya, cauchemardesque. Avec ses arbres calcinés, ses morts en pleine souffrance, ces lumières fantomatiques, ces débris de chairs et ces visages déchirés... Cette dérive vers le virtuel m'aurait conduit à la folie.

Je ne savais pas que j'allais y plonger.

Je m'assois sur le bord du trottoir. Les pieds dans le caniveau, à sec. Le cul sur le bitume, fissuré. La fumée recouvre le ciel de la ville. Pour les petits êtres humains que nous sommes, la planète se réduit à cette ville. On se sent oublié du reste du monde. On se sent oublié de Dieu. C'est sans doute pour cela que beaucoup prie dans ces circonstances, pour élargir leur univers, pour se projeter au-delà de ces enfers. Pour survivre aux morts aussi, ou les accompagner.

J'essayais, pour ma part, de savoir ce que j'avais perdu. Il me manquait de la musique. Une douce mélodie symphonique, à la fois berceuse, apaisante et lyrique. Je voulais pleurer, sombrer dans ma mélancolie perpétuelle. M'échapper de ce bout du monde, de cette fin du monde.

J'avais construit ma vie en fonction des autres. Les autres semblaient disparus, et voilà qu'ils détruisaient mon existence. J'avais voulu être aimé. Et pour cela j'avais donné. Rarement, j'ai reçu. Les gens sont trop égoïstes, individualistes, narcissiques même. Ils m'aimaient pour ce que je donnais. Mais qui se souciait de moi?

En ce moment même, j'étais totalement, désespérément seul. Le désarroi intégral de l'orphelin. Je rêvais qu'Aznavor ou Sinatra m'envahissent de leurs voix, de leurs paroles, de leurs mélodies. Pour me faire jaillir ces larmes qui ne venaient pas. Pour habiter cette ville hantée par les victimes de ce tremblement de terre.

Mais rien ne venait.

Mes pensées voguaient vers tout et n'importe quoi. Je m'imaginai dans un tableau de Dali, maintenant. Avec des coquillages, du sable, et un miroir tenus par un arbre de mains. Mon visage s'y reflète. J'étais dans un bon jour, je me trouvais du charme. Les mains se statuent, deviennent pierre ou marbre. Et le miroir se brise, m'explose au visage. Je ne vois plus rien. Je ne suis plus rien. Même le leurre d'un amour me rend plus vivant que ces morts qui tuent mon passé, mon existence. La chaleur a muté en froideur. Je frissonne malgré ce feu de bois gigantesque.

A qui vais-je pouvoir donner maintenant? Qui va me faire exister? Comment ma peau va-t-elle de nouveau renaître? Puisque désormais toutes ces cendres renferment les ombres et les silhouettes, les corps et les têtes qui m'ont permis de croire à un sens de la vie, à des émotions réelles...

Mes pensées voguaient vers la trompette de Miles Davis. Je pleurais enfin. Gouttes d'eaux ridicules et salvatrices qui ridaient mes joues. Je vieillissais d'un coup. Je ne voyais que l'impasse où se trouvait ce qui fut ma maison. Un chien hurlait au loin. Cerbère sans doute. Pourquoi ce jugement dernier ne s'était pas abattu sur moi?

Cette question allait toujours m'obséder. C'est aussi cette stupide question qui me permit de ne pas franchir, malgré la tentation, le styx.

Je me lève. En marchant, le sang fouettait mes jambes, mon cœur palpitait, mes yeux recouvraient leur faculté d'observation. Je me dirige vers les studios de télévision. J'espère encore un miracle. A moins que je ne préfère la certitude.

J'éradique le décor digne d'Hiroshima mon cul. J'enjambe la ville avec mes bottes de sept lieues. Je dévale les pentes, j'avale la distance. Mon objectif n'est qu'un tas de "mens", au bout du chemin.

Je contemple ce qui reste. Des restes. Mes yeux se rivent sur une mèche blonde, mon esprit s'emballe et refait l'intégralité des traits de ma femme.

Une égérie si suave... ensevelie, cela ne suffit pas puisque je la noie avec mon chagrin, immédiat. C'est con, mais la première chose qui me vient est le timbre de Natalie Cole, une soirée d'automne, avec une bouteille de Porto quasiment vide. Notre première soirée, chez elle. Elle s'était blottie contre moi, par défi, ou défaillance. Sa tête semblait fragile. Elle avait l'urgent besoin de se poser sur un torse réconfortant...

Et là je n'avais rien pu faire. Elle était morte, sans personne pour la protéger. La mèche blonde est salie de sang et de graviers. Putain de pûte de bordel!!!!

A mon tour, je lache un cri, épouvantable, rauque, animal, surnaturel. Mon cerveau se bugge, les images se mélangent, je pleure violemment. Mon corps se tétanise. Je me roule à terre, et me plie en position foetale, au milieu des débris. Je me sens cassé. Comme ces squelettes d'ordinateurs jonchés de part et d'autres. Eux aussi ont buggé.

Bug.

Insectes.

Je me sens couvert de ces bestioles. Ce n'est pas possible. Je suis dans une ville, une décharge... il fait chaud. Humide. C'est peut-être possible alors. Des limaces visqueuses, des mouches puantes, des fourmis agaçantes, des cafards répugnants. Il y en a partout. Dans mes pieds, remontant sous mon pantalon, s'infiltrant dans mon caleçon... et puis mon visage, pénétrant dans mes narines, mes oreilles. Un vers de terre, nouille graisseuse, sort de ma bouche. Je gerbe. Je prend un caillou et me frappe les mollets, les cuisses, les bras. Je donne des coups à mon visage avec mes mains couvertes de gravier. Le sang se répand, un peu partout. Il nettoie ma peau. Je m'allonge, sur le dos, les bras perpendiculaires, ouvert aux étoiles. Mais le ciel opaque ne fait que gronder...

Je suis lessivé. Je me lève, péniblement. Personne ne m'a interpellé. L'impression, pateuse, d'avoir fait un cauchemar. L'air groggy. Ma femme, absente, ne pourra pas me soigner. J'ai aussi mes absences. Lorsque mes pensées voguaient vers ailleurs... quand je ne voulais pas jouer son amant, son père ou son grand frère.

Quelque chose me picote, au-dessus de la lèvre supérieure.

J'ai encore dans mes doigts, dans ma tête, dans ma bouche, le goût de sa peau. Le bout de ses seins offerts à ma langue.

Quelque chose coule. Je pointe ma langue au-dessous du nez. Je saigne. Je passe ma main sous la narine. Je passe ma main sur mon visage; tout me tiraille. Le sang macule mes paumes. Je dois être grièvement blessé pour saigner autant. Défiguré peut-être. Un spasme violent me secoue. La peur d'un corps ensanglanté, cuit dans ses globules, avec une peau caillée de taches marrons; ce sang sec. Mes veines sont cisaillées... mais comment?

Je dois être en train de mourir avec tout ce sang à l'extérieur de mon corps. Le ciel explose. L'orage m'assourdit, brisant temporairement - ma folie.

Me ramenant à la réalité.

Mais le sang est toujours là. Tandis que les flammes continuent de monter au ciel, tel l'enfer cherchant à envahir le Paradis, Zeus déchaîne sa foudre des cieux vers la terre, comme pour justifier sa colère.

Je me mets à courir, en claquant. La pluie se déverse et je n'y prête guère d'attention. L'averse assomme les batisses et glisse sur les artères. Elle lave, elle me douche. Les incendies vont peut être s'éteindre.

Je continue de courir, maladroitement. Entre ma jambe qui tire vers l'arrière et les impasses involontaires sur les grands axes... et je ne rencontre toujours personne... et je pense que je suis fou... je m'en vais, aimanté, vers le Tage.

La pluie redouble d'intensité, les orages tonnent. Le champ de bataille est un jeu d'ombres nauséabondes et de lumière divine. Lisbonne n'est plus qu'un décor de guerre Napoléonienne.

Je cours. Je ne sais pas où. Je dévale une rue pavé. La lune l'éclaire de manière fantomatique. Les façades morcellées, les immeubles effondrés font croire qu'il s'agit d'un décor de cinéma, avec, derrière, le désert. Un tramway fume, allongé, abattu, dans le caniveau. Des éclats de verre que ma semelle saisit au passage. J'entends le bruit de ces vitres qui craquent sous mon pieds.

Je suis inconscient du danger, de ce pavé mouillé, glissant, de cette pluie frappante, oxydée. Ma course sans but me fait traverser une ville morte. Lisbonne est anonyme.

Ma sueur se mélange aux gouttes. Je dois m'arrêter, reprendre mon souffle, cesser de fuir... mais je ne peux pas. N'importe quoi me fera penser à ma femme. Chaque pierre de cette ville, chaque lumière, chaque arbre enferme un souvenir d'elle.

Un fado, un café, un rire... ou encore sa façon de marcher. Elle marchait comme une danseuse. Elegamment, légèrement, comme une plume qui flotte au vent. Excepté dans les pentes. J'avais d'ailleurs longtemps hésiter à la trouver désirable à cause de cette allure "épouvantable" : un dos rigide, droit comme un balais, perpendiculaire au trottoir... une silhouette comme cassée. A cette pensée coupable, mon cerveau se déconnecte de mes pieds, qui s'emballent en mode automatique.

Je tombe quelques secondes après, en pleurs, qui se noient dans la pluie et la transpiration. Je ne sais pas si je pleurs de douleur ou de souffrance, d'elle ou de ma chute, de sa mort ou de mon existence...

Aimer est un métier si difficile, si long à apprendre. Voilà mes efforts réduits à néant.

Je saigne du nez. Je vois le ruisseau qui circule entre les pavés se rosir un peu. Un vertige me saisit. Ce n'est pas mon nez mais la tempe qui saigne. Pas loin de mon oreille gauche.

Je m'évanouis... un sommeil lourd... une plongée au royaume de Morphée. Ou allant chercher mon Orphée. Je ne pourrais pas m'empêcher de la voir. Je ne résisterais pas. Et elle m'échappera de nouveau, offerte aux enfers.

Je cligne des yeux. Le jour, embrumé, avec une odeur marine, m'enveloppe, comme une couette chaleureuse et bienveillante. Il n'y a aucun bruit. Je n'ai pas vu un seul être vivant depuis le tremblement de terre. C'est inexplicable. Mon sang a séché. Pas mes vêtements. Le pavé est souillé. Je me relève, péniblement, avec un mal de genou.

Je me sens comme dans un rêve. Paysage irréel. Ma solitude est celle d'un gardien de cimetière. Je me sens entouré, mais personne à qui parler. L'atmosphère est morbide, glaciale, venteuse... Un courant d'air me parcourt. Un frisson me traverse. Je ne sens plus que mes os. Ma chair semble disparue, sous un vague tissu de peau. Je dois être un cadavre.

Qui hallucine. Je vois ma vierge, mon adultère, ma dulcinée... je dois délirer. Ma femme est là, ombre dans le brouillard. Mais je la reconnais. Je devine ses traits, un à un. Ses grands yeux bleus ne peuvent être que les siens.

Pourquoi je ne dis rien? Pourquoi a-t-elle l'air si triste, si pâle...

Elle ne s'est pas maquillée. J'appréciais beaucoup ce moment suspendu dans nos matins, où elle se maquillait. L'odeur du café, le téléphone silencieux, les chats dehors... et elle dans la lumière douce de la salle de bain, avec ce carrelage abricot-pêche, choisi ensemble dans une de ces après midi énervantes où toute la ville se donne le mot pour acheter son carrelage.

En professionnelle de son narcissisme, mon animatrice météo favorite, dont je ne regardais aucun show tellement elle n'était pas à l'écran celle qui partageait mon appart', ma chérie répétait la même technique chaque jour, avec les mêmes accessoires, dans le même ordre. Une métamorphose douce et magique...

La brume opaque se dissipe. Et ma femme se transforme. Ce n'est plus elle, mais le visage de Jodie Foster.

Le fantasme se confondait avec mes délires... Et si je ne l'avait pas aimé? Me voilà déshabillé, volé, exilé dans un autre monde, et même perdu dans un univers sans amour. Je suis un animal. Sans instinct, sans griffes pour me défendre, sans moustaches pour me repérer, un animal impuissant.

Je me revois en train de faire l'amour à ma femme, jouant avec un glaçon sur son ventre chaud, goutant ses tétons, introduisant le glaçon dans son vagin moite et confortable...Et pensant à Jodie Foster. Que s'est-il passé ce soir là? Ma femme était désirable. Le plaisir était là. Son corps était superbe. Nous avons vidé une bouteille de Martini. Rouge.

Mon cerveau avait repris le dessus, dominant ainsi mon sexe et mon animalité.

A cette époque, j'écrivais un scénario vivant une Américaine qui enquête sur un espion compatriote disparu dans de mystérieuses circonstances à la fin de la seconde guerre mondiale. Il se trouve qu'elle s'identifiait à l'amante de cet espion, et j'avais imaginé Foster dans le double rôle. Finalement, le studio avait préféré une jeune actrice sans expérience mais très cotée auprès des médias cible fashion / teenagers...

Avais-je trahi ma femme en pensant à une autre?

Et voilà, maintenant que je suis le survivant, je culpabilise. Le fardeau est pour moi. Tant d'amour pour atteindre une si grande dose de malheur. Je n'ai jamais demandé à me sacrifier... Car dans cette histoire, je suis bien la victime, le puni. Mais à qui vais-je raconter ce désastre? A qui dois-je témoigner, transmettre ces erreurs? Je préfère encore le supplice de la tentation inatteignable et si désirable d'un corps intouchable.

Puisque Dieu a tout détruit, pourquoi ne me prendrais-je pas pour Dieu, me détruisant aussi?

Le brouillard me laisse entrevoir le Tage. Je ne suis pas loin du fleuve, paisible, éternel, coulant à travers les temps, les siècles, les morts et les déluges. Elle aimait beaucoup se promener au bord du fleuve, près de la Tour de Belem. Je longe le fleuve, dans le sens du courant. Je respire un grand coup, m'ennuyant de ce parfum iodé, venteux... je vois au loin le pont, le vieux. Il est intact, en apparence. Seul le train qui pend dans le vide, au milieu du pont, la locomotive effleurant la surface du Tage,

me laisse deviner le pire pour les passagers. Je pourrais me jeter de là haut, n'ayant aucune raison de vivre, et la déraison pour seule amie. La déraison semble vous connaître très rapidement, s'introduisant avec facilité dans chacun de vos circuits défectueux, virusant tout l'espace disque stable...

C'est à elle que je donne mon âme. Je m'offre à la folie. Mon corps n'a plus d'importance.

A quoi sert un corps si il n'y a personne pour le toucher, pour le faire exister en 3D?

Je n'attends plus rien de personne. Il n'y a personne. Pas même un taureau pour m'encorner.

Pour une fois je pourrais être utile, raconter une histoire à des enfants malades, gérer les dons des pays solidaires, ou croiser un Mozart pour achever son Requiem.

C'est terrible de se sentir ainsi vide. Aussi vide. L'estomac est comme cimenté, incapable de digérer. Le cerveau tourne en rond, tel un manège, autour des mêmes idées fixes. Le coeur accélère et fait monter la fièvre. Et les nerfs ne peuvent rien faire bouger. Aucun membre.

Je passe à côté d'un autre tramway. Il est sur ses rails. Un meuble oublié au milieu du décor. Un fil électrique flirte avec le sol. Des chiens morts parsèment la rue. L'orage est passé.

Je ne sais pas où aller. Il n'y a rien dans le ciel pour me diriger : ni soleil, ni avion. Aucun signe. Aucun bruit. Pire qu'un couvre-feu. Je ne me rappelle pas d'un tel silence depuis 74.

Elle avait présenté son premier reportage météo en extérieur sur une place symbolique de Lisbonne, où certains murs gardaient les traces des balles de la Révolution des Oeillets. La caméra avait criblé d'images les détails de l'immeuble.

Je me souviens être passé devant ce bâtiment hier soir, pas très loin du tramway fracassé. Enfin ce qu'il restait du bâtiment. Un tas de gravier...

Lisbonne ressemblait à la Vienne d'après-guerre. Il me manquait juste le troisième homme... Il me manquait une femme fatale, une cythare, un traître désigné, ou n'importe quoi d'autre qui me fasse exister. Si je dansais... Mon genou blessé me retient.

La personne surgissait d'un autre siècle. Son allure semblait surréaliste, comme un personnage de Magritte, sérieux et absurde. Au milieu de la poussière, des gravas, imperturbable sous cette pluie de cendre, le dandy se tenait droit dans son costume impeccable, classique à en rendre démodé un gentleman britannique. Un pantalon noir, une veste noire, une cravate anthracite, comme pour s'harmoniser avec le ciel de plomb qui couvrait la ville depuis quelques jours. Et pour le contraste, la chemise blanche, immaculée, avec boutons de manchette. Pas de chapeau ni de parapluie. Avait-il dévalisé un grand magasin?

Seul. Comme perdu. Ou au milieu d'un songe. Effondré malgré la dignité qu'il s'imposait. Une plume d'oiseau l'aurait fait vaciller. Tout se voyait derrière ce masque qui ne cachait rien, ne leurrait personne. Les cheveux noirs geais, le regard assombri par des sourcils épais, le visage d'un enfant... on aurait dit un enfant de coeur à la messe d'un pédophile de curé, un de ces petits angelots qui têtent les seins des fatimas et sucent sous les soutanes des curés, la peau lisse et les traits androgynes.

Il défiait la ville, le temps, et même cette fin du monde.

Ce n'était pas surréaliste. C'était fou. Il y avait deux hommes, deux individus, au coeur d'un no man's land atomisé; et aucun ne communiquait avec l'autre. Et, quand bien même, que se diraient-ils?

Je ne fais que l'épier; éventuellement, j'imagine. Il songe à tout ce qui était enseveli, ses souvenirs comme ses objets. Effondré par cette perte drastique d'un patrimoine plusieurs fois centenaires. Atlas surpris par son globe qui implose...

Il s'approche de moi. Il m'embrasse. Mes lèvres s'infiltrèrent de sang, mes joues rougissent, la salive revient à grand flot dans ma bouche.

Et puis, il pleure sur mon épaule...

“ Lui ☐ J'avais le choix entre vous embrasser ou vous gifler...

Moi - J'avais juste besoin d'exister.

Lui - Je peux vous aimer alors.

Moi - Il n'y a personne d'autre?

Lui - Hélas, non.

Moi - Alors vous n'aviez pas le choix...

Lui - Non. Mais ça je le savais en vous voyant... ☐

La coupe se remplit de nouveau. Le temps s'est inversé. Pour un moment encore, puisqu'un jour tout disparaîtra vraiment... Mais pour l'instant, le cadavre bande encore.

Vincy Thomas / Montréal, été 99